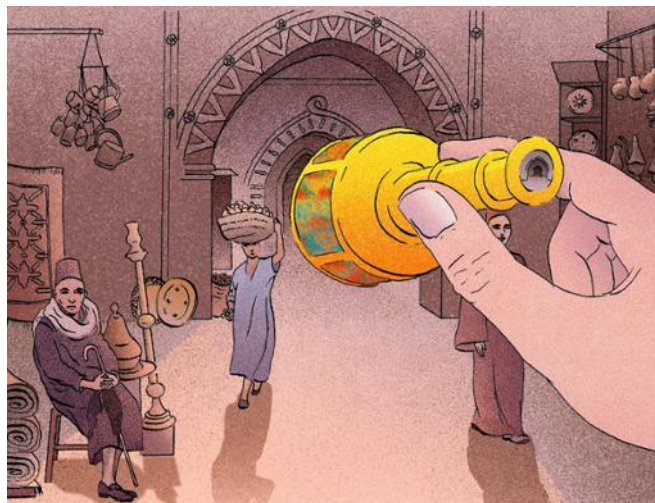


LE FEUILLETON

Le texte caché



○

Tiphaine Samoyault

Nouvelles impressions d'Afrique, dernier texte publié de son vivant, en 1932, est peut-être le plus fou de Raymond Roussel (1877-1933). Ce long poème de 1 274 alexandrins réguliers répartis en quatre chants, illustré de 50 gravures sans aucun rapport avec le texte, porte à son comble les jeux et contraintes qui animent son écriture. Avec ses emboîtements de parenthèses (jusqu'à neuf ouvertes en même temps), sa compréhension se dérobe. Le délire cryptographique suscite la passion de déchiffrer. On veut savoir ce qui se cache sous un texte qui en apparence ne dit rien de sensé, ne raconte rien. On se tourne alors vers les clés données par Roussel lui-même dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, publié à titre posthume par Michel Leiris en 1935. On se rend compte que ces clés ouvrent des portes qui ne débouchent sur rien, sinon sur d'autres portes fermées par d'autres clés. Restent les grands commentateurs qui se sont passionnés pour cette œuvre, dont les noms garantissent l'autorité de Roussel aujourd'hui : Leiris le premier, mais aussi Michel Foucault, qui lui consacre un livre en 1963, Leonardo Sciascia, Georges Perec, Jean Starobinski et Annie Le Brun.

Parmi ses déchiffreurs, il en est un de moindre renom qui s'est pourtant employé pendant quarante ans à « libérer » Roussel en mettant au jour ses lois : il s'agit de Jean Ferry (1906-1974), scénariste pour le cinéma obsédé par Roussel, dont le travail justifie la republication de *Nouvelles impression d'Afrique* aujourd'hui, par Hervé Lavergne, éditeur d'Aux Feuillantines. Le grand et beau livre que celui-ci propose, en l'accompagnant d'une préface pleine de gaieté et de passion exploratoire, comprend le poème de Roussel tel qu'il a été publié chez Lemerre en 1932 avec les illustrations d'Henri Zo et un poème complémentaire, « L'Âme de Victor Hugo », suivi des deux études de Jean Ferry décryptant vers à vers les poèmes qui précèdent, selon une méthode rigoureuse de repérage de « séries ». Ce travail est fascinant, mais il faut bien reconnaître qu'il n'éclaire rien du tout : il gonfle le texte et augmente son mystère, appelant autour de lui une communauté d'initiés. Il ne s'en cache pas d'ailleurs. Dans une note concluant ses études, Ferry écrit : « *Tâchons de rester entre nous. (...) Veillons sur la momie chantante, entretenons-la en bon état de marche, mais ne l'exposons pas sur la place. Lisons Roussel, ne le prêtons pas, on ne nous le rendrait pas en bon état.* »

Raymond Roussel est né dans une famille immensément riche. Il faisait de son argent un paravent protecteur et un inépuisable réservoir à caprices. Il a pu ainsi bâtir une œuvre affranchie de toutes les conventions, fondée sur les jeux de langage et des inventions techniques fabuleuses. « *Chez moi, disait-il, l'imagination est tout.* » Il se destine d'abord à une carrière de pianiste puis, à 17 ans, abandonne la musique pour ne plus faire « *que des vers* ». En 1896, pendant l'écriture de son premier poème, « La Doublure », il a ce qu'il appellera une « *curieuse crise* » où, durant quelques mois, il éprouve une « *sensation de gloire universelle d'une intensité extraordinaire* ». En 1910, il publie *Impressions d'Afrique* (avec lequel *Nouvelles impressions d'Afrique* n'entretient aucun lien, ce serait trop simple) et, en 1914, son ouvrage le plus célèbre, *Locus Solus*, où Martial Canterel dévoile à ses visiteurs un jardin aux inventions extraordinaires. Il publie tous ses livres à compte d'auteur et ne rencontre de son vivant aucun

succès. Il fait le tour du monde. Son goût immodéré du spectacle et des fantaisies le font passer pour fou. Il meurt en 1933 dans des conditions mal élucidées au Grand Hôtel et des Palmes de Palerme, en Sicile.

Nouvelles impressions d'Afrique est une grande machine à voir, où les mots ne sont pas différents des choses. Le point de départ en est simple : décrire le plus complètement possible les images qui se dévoilent à l'œil posé sur une minuscule lorgnette-pendeloque dont chaque tube, large de 2 millimètres et fait pour se coller contre l'œil, renferme une photographie sur verre, l'un celle des bazars du Caire, l'autre celle d'un quai de Louxor. Perec en a repris le procédé dans « Still Life/Style Leaf » (publié dans *L'Infra-ordinaire*, Seuil, 1989), où il décrit l'ensemble des objets se trouvant sur sa table de travail et, parmi eux, « un minuscule cendrier rond en céramique blanche dont le décor, à dominantes vertes, représente le monument aux Martyrs de Beyrouth », donnant lieu à une description minutieuse de la scène devenant, sous la plume de l'écrivain, un grand moment épique.

Malgré la reprise du principe de la vue (à la fois représentation pittoresque et touristique et exacerbation d'un des sens) et de l'emboîtement jusqu'au vertige, les descriptions de Perec et de Roussel ne font pas le même effet. Chez Perec, elles ne sont pas tout à fait détachées de l'expérience, des sentiments ou du souvenir. Chez Roussel, tout cela est supprimé, ce qui ne permet aucune subjectivation. Le plein produit une impression de vide. Lire cette œuvre aujourd'hui, c'est se laisser aller au plaisir du conte, à la gratuité apparente des jeux de langage, pour voir se refléter, dans ce monde dessiné par les surfaces, le miroitement un peu inquiétant de notre monde à nous.

Nouvelles impressions d'Afrique,

suivi de

L'âme de Victor Hugo,

de Raymond Roussel,

et d'études des Nouvelles impressions d'Afrique,

de Jean Ferry,

introduction d'Hervé Lavergne, Aux Feuillantines, 520 p. et un supplément de 24 p., 26,90 €.

Signalons la parution en poche de Raymond Roussel, de Michel Foucault, Gallimard, « Tel », 228 p., 10 €.